

VOIX DU SAVOIR DANS *UN HOMME OBSCUR*. DE CAILLOIS À YOURCENAR

Bruno Tritsmans

1. Rencontres

De 1978 à 1981, M. Yourcenar rédige *Un homme obscur* ("Chronologie", OR XXXI-XXXII). Cette rédaction a dû croiser celle du discours de réception à l'Académie: en été '80, précise la "Chronologie", M. Yourcenar le prépare "par une lecture de l'œuvre complète de Roger Caillois, et continue la rédaction d'*Un homme obscur*" (OR XXXII). C'est sur cette coïncidence — qui est peut-être davantage¹ — entre la mise au point d'une œuvre de fiction qui engage l'ensemble de sa production romanesque et une œuvre de circonstance, dont le sujet est déterminé par les circonstances extérieures, étrangères à la volonté de l'auteur, que je voudrais m'interroger. Dans quelle mesure la réflexion sur l'œuvre de Caillois informe-t-elle (ou infléchit-elle) l'écriture d'*Un homme obscur*?

Le *Discours*, repris sous le titre "L'homme qui aimait les pierres" dans *En pèlerin et en étranger* (1989), se donne comme l'histoire d'une rencontre manquée: "j'ai personnellement peu connu Caillois" (EM 535). Et quand Caillois se rend à l'île des Monts-Déserts, c'est "malheureusement en [l']absence" de Yourcenar (EM 554). Mais à cette rencontre manquée se substitue un rapport de filiation intellectuelle: "j'ai lu ses livres" (EM 535).

Dans son analyse, Yourcenar insiste sur la dynamique de l'œuvre de Caillois: ce qui était initialement un "acte de confiance en la valeur humaine" (EM 545), corrélé à la saisie de la réalité en une "logique classificatrice" (EM 542), se dégrade progressivement. Afin de conjurer ce vertige, Caillois se tourne vers les "grands pays muets, qui ne doivent rien encore à l'effort de l'homme" (EM 544), et dont les pierres offrent plus tard une image plus radicale encore. "Comme tant d'entre nous, écrit M. Yourcenar, [Caillois a] ressenti une immense lassitude en présence de l'agitation humaine à notre époque et des bouleversements quasi planétaires qu'elle a provoqués" (EM 551), et il a ainsi été amené à s'intéresser à l'"objet" (EM 552). Les pierres offrent à Caillois l'image emblématique de l'"endurance [...] quasi éternelle" (EM 548), de l'"inertie impassible, immortelle" (EM 551). Corrélativement, Yourcenar note chez Caillois une "indifférence à l'humain" (EM 548) ainsi que, plus généralement, à toute forme de vie animale ou même végétale, et elle parle à ce propos d'un "anthropomorphisme à rebours" (EM 546).

¹ Dans *Les Yeux ouverts*, M. Yourcenar place Caillois au premier rang parmi les (rares) contemporains qu'elle admire (YO 237, 239, note 1). J. Savigneau rapporte l'admiration réciproque de Caillois et de Yourcenar: dans une lettre à J. Kayaloff du 4 janvier 1961, Yourcenar estime que l'œuvre de Caillois "contribuera, à notre époque de presque totale dissociation, à une sorte de pooling des esprits [...] qui mènera peut-être un jour à une science plus complète des choses" (cité dans *M. Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 405).

C'est de ce passage de l'"Homme [...] constructeur et ordonnateur" (EM 543) à l'élémentaire — qui informe le parcours cailloisien tel qu'il le retrace lui-même dans *Le fleuve Alphée* (1978) — que Yourcenar se réclame à son tour, non sans nuances:

Sans me comparer le moins du monde à ce grand esprit, j'ai connu vers la même époque quelque chose de la même scission. (EM 545)

Cette humilité ne l'empêche pas d'infléchir le parcours cailloisien dans un sens qui lui est propre. S'ils font tous deux écho au *Corpus Hermeticum* qui "conseille d'entendre 'la grande voix des choses'" (EM 549), cela ne les empêche pas d'entendre autre chose quand ils "écout[ent] les pierres" (EM 555). Alors que Caillois est animé par la volonté de dissoudre la présence humaine et, plus généralement, toute forme de vie dans un univers inorganique², Yourcenar accrédite un univers organique et, pour tout dire, animé³.

Chez Yourcenar, le monde minéral est parfois même investi par la présence humaine: quand elle visite une plage, à la suite de Caillois, pour examiner "une collection de gemmes" originaires de l'île des Monts-Déserts, elle s'intéresse particulièrement aux "innombrables rocs sous-marins [...], chevelus d'algues sur lesquelles on glissait et qui s'éployaient comme les tresses de noyées de légende" (EM 554)⁴. Plus loin encore, elle est sensible à une "étrange chaleur" dans les pierres qui rappelle la "tiédeur à peine différente de celle des éphémères mains humaines qui, un instant, se posaient sur elles" (EM 554). Même si, dans le cercle de pierres levées de Kerwick en Cumberland, Yourcenar s'inscrit à nouveau dans la lignée cailloisienne et applique

l'oreille, la joue et les paumes sur la roche pour tenter de saisir la vibration des pierres [...] le son inouï du roc, la sourde vibration qui dure depuis des âges (EM 554).

Après avoir écarté "l'écho des voix du néolithique", elle s'attache à évoquer les "préhistoriques disparus" dont les voix ont peuplé les lieux, puisqu'ils y ont "certainement parlé et prié" (*ibidem*).

Enfin, quand elle choisit de remonter de "l'objet dur, arrêté" vers "un univers où la pierre [...] a été boue, sédiment ou lave", vers l'"obscur histoire de la planète" (EM 552) et ses "changements violents ou lents", on peut encore y lire les analogons du "flou

² J'ai essayé de retracer les dynamiques du parcours cailloisien dans mon étude *Livres de pierre. Segalen-Caillois-Le Clézio-Gracq*, Tübingen, G. Narr, 1992, p. 31-52.

³ Il est significatif que M. Yourcenar reprenne, dans *La Voix des choses*, le poème "Vers dorés" de Nerval, dont l'inspiration animiste est patente ("Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres"), sous le titre "Sagesse de Nerval" (Paris, Gallimard, 1987, p. 14), alors que Caillois avait explicitement refusé cet enseignement dans *Le Fleuve Alphée* (Paris, Gallimard, 1978, p. 192). Et de façon plus générale, elle en appelle à l'autorité des présocratiques, de Jésus, d'Eckhardt, de Piranèse, de Goethe et de Dag Hammarskjöld (EM 550) pour vaincre les résistances de Caillois, penseur de "l'immanence cachée au fond des choses" (EM 551), à une "mystique de la matière" (EM 549).

⁴ On retrouve ainsi, au cœur des pierres, le motif fantasmatique de la *tête coupée*, occasionnellement associée à la liquidité et métamorphosée alors en "méduse à l'abandon", qui assure la cohérence profonde des *Nouvelles orientales* (M. Delcroix, "Les *Nouvelles orientales*: construction d'un recueil", in E. Real (éd.), *Marguerite Yourcenar*. Actes du colloque international de Valence, Universitat Valencia, 1986, p. 61-71).